

# CONNEXIONS MENTALES

Alain BLONDELON



**ARMADA**

M. J. Jorderie

Du même auteur :

*Onde de choc* (2009) - Rivière Blanche

*Dégénération future* (2012) - Rivière Blanche

*Complot royal* (2013) - L'Ivre Book



**Retrouvez nous sur internet**

[www.editions-armada.com](http://www.editions-armada.com)

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs.

Alain BLONDELON

# CONNEXIONS MENTALES

Les défricheurs - 1



Éditions  
*ARMADA*

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Alain Blondelon & Editions *ARMADA* 2014

Couverture : Michel Borderie

ISBN : 979-10-90931-48-0

## Préambule

**J**E ME PRÉNOMME MARVICK et en cette année deux mille huit cent soixante-dix, j'ai trente-trois ans. Torgal, mon alter ego, n'est pas mon frère, même si souvent on nous prend pour deux frangins. La même dégaine, une manière de parler similaire, bref une certaine ressemblance à force de nous côtoyer, j'imagine. En réalité nous appartenons à la race des Défricheurs apparue au début du vingt-neuvième siècle et nous bossons ensemble.

Mon pote et moi sommes amis depuis l'enfance. Après avoir passé notre brevet de pilote galactique dans la prestigieuse Académie des Aigles – sésame indispensable pour pouvoir naviguer en toute légalité – nous avons vendu tous nos biens pour acquérir notre propre vaisseau, un antique Baroudeur IV. Celui-ci, nommé *Le Caravavine* par Torgal à la suite d'un rêve, nous permet de voguer à l'aventure de planète en planète depuis une quinzaine d'années.

Un rêve ! Mouais, tu parles ! Moi, je pencherais plus pour l'excès de substances illicites un soir de débauche.

D'ailleurs nous eûmes des difficultés au bureau d'enregistrement des vaisseaux. Le préposé, un gars aussi têtue et teigneux que l'ex-femme de Torgal, ne voulait pas accepter le nom de *Caravavine* au prétexte qu'il fallait au moins un chiffre dans la dénomination. Torgal eut beau lui rétorquer que cette règle ne s'appliquait pas aux vaisseaux d'occases, le type ne voulait rien entendre. Nous comprîmes enfin que seul un bakchich pouvait débloquer la situation. Mon pote et l'agent discutèrent encore cinq bonnes minutes avec véhémence avant de tomber enfin d'accord sur le montant de la prime. Ce jour-là, il n'avait lâché que le strict nécessaire et s'était découvert une passion pour les négociations. Depuis ce temps, c'est lui qui s'y colle quand on se rend au Central des Ventes.

La Terre, devenue trop petite pour accueillir tout le monde, a vu s'accélérer l'exploration spatiale. Alors comme tous les Défricheurs nous débarquons sur des mondes inconnus ou peu fréquentés. Là, nous récupérons des métaux, des animaux ou des végétaux et revendons notre cargaison au plus offrant, sur Arthémia, haut lieu de tous les échanges commerciaux de la galaxie. L'espace proche entourant cette planète, vide de tous satellites qu'ils soient naturels ou artificiels, facilite son accès à la sortie de l'hyper-espace et toutes les sociétés d'import-export ainsi que les principales banques s'y sont installées. Avec le temps, celles-ci ont fusionné pour devenir de grands conglomerats financiers, faisant la pluie et le beau temps sur la cotation, les échanges et la vente de toutes les matières premières.

Ici, des fortunes immenses peuvent s'ériger ou se perdre en une fraction de seconde.

De leur côté une cinquantaine de Défricheurs, lassés de parcourir l'univers et de risquer leur peau pour une misère, ont essayé de constituer une alliance pour tenter de rivaliser contre ces trusts. Mais le résultat n'a pas été à la hauteur de leurs espoirs. Ils ont voulu se débrouiller seuls, comme à leur habitude, et ont rapidement abandonné tout rêve de reconversion. La plupart d'entre eux ne possédaient ni la fibre commerciale ni la connaissance des lois nécessaires pour ce type d'entreprise. Les règles de solidarité en vigueur dans l'espace ou lors de l'exploration de planètes lointaines ne s'appliquent pas au monde de la finance, loin s'en faut ! Ils l'ont appris à leurs dépens et se sont fait dévorer tout cru. En une dizaine d'années, ils ont été dépouillés de tous leurs biens et renvoyés sans ménagement à leur métier premier : l'exploration.

Lorsqu'un Défricheur découvre une planète vraiment intéressante, il lui arrive de vendre les informations d'exploration issues de l'ordinateur de bord de son vaisseau ainsi que la position de la nouvelle planète. Mais cette méthode paye peu car les groupes intéressés doivent financer et envoyer des équipes sur place, sans garantie de succès. De fait, ce genre de transactions demeure marginal.

En piochant dans les carnets de voyage de Torgal, je suis tombé sur une de nos aventures. Ça me ramène plusieurs années en arrière, mais comment oublier ces événements ?

## Chapitre I

**S**EUL LE LÉGER RONNEMENT du générateur de gravité artificielle était audible dans le poste de pilotage de notre vaisseau. La lumière tamisée augmentait sans exagération le contraste des voyants de contrôle et éclairait les commandes de manière suffisante pour les distinguer nettement.

Face à l'écran géant qui restituait une vue de l'espace en trois dimensions grâce aux caméras frontales, j'observais avec attention les données transmises par l'ordinateur de bord. À mes côtés, Torgal pilotait notre engin avec sa souplesse coutumière. Il se saisit de la tige de pilotage et la poussa délicatement. Le module s'inclina et nous amorçâmes notre descente vers la planète Végétalis.

Celle-ci, située dans un système traversé par de nombreux astéroïdes à la course folle, se trouvait à l'écart des routes commerciales traditionnelles. Isolée, loin de tout, elle demeurait difficile d'accès. Néanmoins, elle avait déjà été répertoriée. Recouverte à 70 % d'eau, elle comportait deux plaques continentales.



Au nord, Pangia. Un immense plateau presque entièrement envahi d'une végétation luxuriante où poussait une plante endémique entrant dans la composition d'un petit cigare aphrodisiaque prisé dans toute la galaxie et qui avait largement contribué à la fortune du groupe industriel de Traitement et Diffusion du Tabac, le TDT. Sous l'équateur, un second continent, plus petit, constitué de petites montagnes à peine boisées et de vallées encaissées, séparées par de grandes plaines désertiques. Rien de bien folichon dans ce secteur.

Financièrement, Torgal et moi traversions une mauvaise passe. Lors de notre dernière escale sur Arthémia, notre cargaison fut bloquée et mise en quarantaine. Il s'agissait d'une plante carnivore de taille imposante, extrêmement recherchée par l'industrie pharmaceutique, récoltée sur une planète périphérique de la ceinture de Kuiper<sup>39</sup>. À la fin de la période d'isolement comme à l'accoutumée, nous nous rendîmes au CV, le Central des Ventes. Là, ce fut la douche froide : un labo avait réussi à synthétiser la molécule générée de manière naturelle par cette plante et les cours s'étaient effondrés. Nous fûmes donc contraints de vendre tout notre stock pour un prix dérisoire, qui ne couvrait qu'en partie les frais de l'expédition. Du coup, avec ce maigre revenu, nous n'avions acheté que le strict nécessaire pour pouvoir repartir.

Quand on choisit d'être Défricheur, c'est pour l'aventure et rarement pour le pognon !

Même si bosser pour ce groupe sans morale heurtait nos convictions, nous nous étions engagés

auprès du Traitement et Distribution du Tabac pour ramener cette fameuse plante de Végétalis. La Tigrus ne poussait qu'à un seul endroit de la planète et encore, pas tout le temps ; seulement en fin de période chaude. Alors personne ne restait jamais sur place pour son exploitation : pas assez rentable. De fait, le TDT comptait sur des types comme nous et payait bien.

Histoire de me dégourdir les guiboles, je décidai d'aller me chercher une tasse de café au carré, appelé sans raison salle principale par Torgal. Malgré de nombreux produits de substitution, nous en étions restés à cette boisson démodée. Pour satisfaire ce goût, qualifié de luxueux par certains compte tenu de la difficulté pour s'en procurer, nous embarquions une grande quantité de paquets sous vide, achetés à prix d'or, à chaque escale sur Terre ou sur Arthémia.

— Tu veux un café ? demandai-je à mon compagnon en m'extirpant de mon siège.

— Non merci Marvick, me répondit-il, j'irai tout à l'heure.

Je débouchai dans le sas du poste de pilotage et remontai la longue coursive centrale. Mes pas résonnaient sur les dalles métalliques ajourées qui laissaient entrevoir des dizaines de câbles et de gaines de toutes sortes, courant sur le côté. Normal pour un vaisseau de cette génération !

La porte, située à l'extrémité, s'effaça dans la cloison avec un léger chuintement et la salle s'éclaira à mon entrée. À partir de cette pièce, nous pouvions soit accéder aux cellules d'habitation du vaisseau et à la zone médicale, soit descendre au pont inférieur

réservé à la serre géante et aux différentes parties techniques.

Conservant une incroyable maniabilité malgré ses quatre-vingt-dix mètres de long, le *Baroudeur* supportait aisément la comparaison avec les modèles plus récents. Son seul défaut venait d'un armement réduit à un seul thermique frontal.

Il y a cinq ans, nous avons réussi à sortir un vieux vaisseau d'un champ d'astéroïdes, aux confins de la galaxie. Sa vente nous avait rapporté suffisamment pour nous payer des propulseurs ioniques. Situés tout à l'arrière, ils occupaient les deux ponts à eux seuls. Mais ça valait le coup : grâce à cette nouvelle génération de propulsion, nous pouvions augmenter notre rayon d'action et ramener les matières premières les plus inaccessibles, et donc les plus rentables.

Pour supporter la formidable accélération et franchir l'hyper-espace, nous devions nous plonger dans des tubes hexagonaux emplis d'une espèce de gelée régénérante – du Gilcox – un masque à oxygène nous couvrant le visage. Le tout était entièrement contrôlé par l'ordinateur de bord. Notre module d'exploration comportait douze de ces tubes, répartis par bloc de six sur le pont supérieur, entre l'infirmerie et la salle principale.

Après avoir inséré une capsule dans la cafetière, cette dernière me délivra le précieux breuvage d'un noir intense, remplissant l'air d'un délicieux arôme, contrairement aux ersatz bon marché.

Rien ne valait un vrai café !

Je retournai au poste de pilotage car nous n'allions pas tarder à entamer le vol en basse altitude.

Même si je n'étais pas aux commandes, je ne voulais pas manquer ça. Torgal possédait une grande maîtrise technique de cette phase et c'était toujours un régal de le voir manœuvrer. Moi, mon truc, c'était plutôt les calculs de trajectoire et les points d'émergence.

À peine assis, Torgal me sollicita sans même lever les yeux de sa console :

— T'as un résultat ?

Je ne relevai pas son impatience. Il était toujours ainsi après une longue période de calme plat.

— Rien de spécial, lui répondis-je en m'asseyant devant mon écran avant d'égrainer la longue litanie des paramètres de la planète.

» L'atmosphère est respirable ; oxygène, azote et gaz rares sont présents en proportion standard. La gravité est proche de celle de la Terre, tout comme les conditions climatiques. En ce moment c'est la saison chaude pour le continent Pangia. Elle possède trois petits satellites sans vie ; sa rotation autour du soleil principal prend quatre cents jours et la journée dure un peu moins de vingt-neuf heures.

Après deux ou trois secondes sans rien dire, histoire le faire chier, j'ajoutai :

— Quand je dis soleil c'est par commodité, pour que tu piges bien. En réalité il s'agit d'une étoile de type ETU28872.

Torgal me fixa un bref instant en secouant la tête d'un air dépité. Il faillit ajouter un truc du genre *pauvre type*, mais au dernier moment il s'abstint et me demanda, en se retenant de rire :

— Une trace des autochtones ?

Du coup, je terminai mon café d'un trait et repris mon sérieux :

— Non, je ne détecte rien dans la zone survolée. Mais ceux-ci vivent plus au sud.

Le silence retomba une bonne dizaine de minutes, alors que *Le Caravavine* poursuivait ses orbites.

— Dis donc, y'a pas mal de nuages, dis-je en me frottant les joues sur lesquelles une barbe naissante apparaissait.

Avant de prendre mon quart je n'avais pas eu le courage de me raser et maintenant je le regrettais ; ça me démangeait.

— Oui, je vais devoir descendre sous cette couche.

La traversée de la strate nuageuse ne dura qu'un bref instant.

— C'est beaucoup plus vaste que notre bonne vieille planète, constatai-je impressionné par un océan gigantesque qui occupait la totalité de l'écran.

— Il semblerait, me répondit Torgal de manière laconique, concentré par les manœuvres. Bon, ajouta-t-il, dirigeons-nous vers Pangia, histoire de nous rendre compte.

Au loin une terre apparut enfin. Longeant la mer sur plusieurs dizaines de kilomètres, une forêt d'un vert profond s'étendait sur presque tout le continent. Seul un large fleuve aux eaux marron clair se découpait de l'océan de verdure. Il serpentait majestueusement en se frayant un passage à travers l'épaisse végétation. D'après nos données il était alimenté par d'importantes résurgences provenant

de montagnes situées plus au nord, qui se trouvaient hors de notre champ de vision.

Soudain une alarme stridente retentit, accompagnée d'un voyant rouge qui clignota sur la droite du tableau de contrôle. Le détecteur de proximité venait de se déclencher. D'un geste rapide j'interrompis ce vacarme, puis je basculai une série d'inters afin d'afficher les images issues des caméras arrière et latérales.

Un choc violent fit vibrer toute la structure du vaisseau.

— Merde ! jura Torgal, nous perdons de l'altitude.

— Faut pas atterrir dans cette jungle. Rapprochetoï de la côte, lui dis-je en tentant de rester le plus calme possible.

Sous l'impulsion des commandes le vaisseau décrivit un arc de cercle et entama le demi-tour mais nous descendions toujours. Le sol se rapprocha à une vitesse vertigineuse. Torgal sortit le train d'atterrissage plus par réflexe que par utilité.

— Sur la plage, ça te va ?

Je n'eus pas le loisir de répondre. Déjà *Le Caravane* percutait le sable, arrachant un des patins du train. Le vaisseau, emporté par son élan, glissa sur une centaine de mètres en creusant la plage d'un profond sillon. Il s'engouffra dans l'océan et s'immobilisa enfin, à cinq mètres sous la surface de l'eau, d'après l'altimètre. Ce fut ma dernière vision.

La secousse avait été brutale et à la suite d'un heurt derrière la tête plus rude encore, je perdis connaissance.

\*

\* \*

À mon réveil tout le poste était plongé dans l'obscurité. Solidement harnaché à mon siège, j'avais la tête en bas. Je me libérai des sangles avec prudence puis délivrai et allongeai Torgal, encore groggy par le choc de l'atterrissage. Enfin, atterrissage était un bien grand mot pour décrire notre arrivée sur Végétalis.

Le simple fait d'étendre mon pote le sortit de sa torpeur.

— Rien de cassé ? m'enquis-je, un peu inquiet.

— Non, ça roule, me répondit-il en se relevant avec difficulté.

Il ne devait pas se porter si bien car il se tenait l'épaule.

L'écran géant, resté intact malgré la violence de l'impact, montrait le module qui gisait à l'envers sur le fond sablonneux de l'océan. Torgal, sur la pointe des pieds, se contorsionna pour atteindre le panneau de commande et réussit à rétablir la lumière dans le poste de pilotage.

— Tout à l'air ok, lâcha-t-il après avoir consulté les écrans de contrôle à l'envers.

— Je me demande bien par quoi nous avons été heurtés ?

— Pas la moindre idée, me répondit mon compagnon. Il faudrait aller inspecter la coque extérieure. Je ne distingue rien à la vidéo.

— En tout cas, c'était suffisamment volumineux pour endommager notre vaisseau. Sans doute une météorite ; on en trouve pas mal dans le secteur.

— Espérons que les antennes et les détecteurs soient intacts, s'inquiéta Torgal, sinon nous aurons beaucoup de difficulté pour rejoindre Arthémia.

— Tu me prends pour un bleu ! Je les avais rentrés dès notre entrée dans l'atmosphère. Seuls les détecteurs de proximités étaient actifs.

Il parut surpris par ma présence d'esprit :

— Toujours un souci de moins, admit-il.

En fait je crois qu'il était en rogne après lui-même. J'imaginai très bien ce qu'il pouvait éprouver : pour un crack du vol en basse altitude, atterrir de cette manière ! Du coup il passait sa mauvaise humeur sur moi. Emmerdé par notre position inconfortable, au fond de l'océan, je n'eus pas le cœur d'ironiser et il échappa provisoirement à ma raillerie.

— On peut bouger ?

— Je vais essayer. De toute façon, nous ne pouvons pas rester dans la flotte.

— Tu crois ? m'étonnai-je. Si un vaisseau est étanche pour le vide absolu, il doit l'être pour l'eau.

— Bien sûr qu'il est étanche. Simplement c'est délicat de réparer dans ces conditions.

J'admis bien volontiers la crétinerie de ma remarque. Le choc à la tête, sans doute !

— Allons-y !

À ma grande surprise, la propulsion redémarra dès la première sollicitation des commandes. Le module frémit puis bougea doucement, soulevant quantité de fines particules de limon et de sable rendant la vision des alentours impossible. Le vaisseau se retourna et tout ce qui n'était pas arrimé, moi y compris, dégringola sur le sol.



— Bordel ! Prévienis ! pestai-je en me frottant la tête.

Torgal, qui tenait solidement une des sangles de son fauteuil, s'excusa sans lever les yeux du tableau de bord, tout à sa délicate manœuvre.

— Pas pensé vieux, désolé.

Nous remontions vers la surface lorsque soudain les moteurs se coupèrent net et tout s'éteignit dans le poste de contrôle. Le module d'exploration retomba mollement sur le fond de la mer comme une grosse huître qu'on jette par-dessus bord.

— Nous voilà revenus au point mort.

— Au moins, lui rétorquai-je, nous sommes à l'endroit.

Pendant plus d'une heure Torgal tenta de faire redémarrer les moteurs, pendant que je permutai les différents circuits auxiliaires... En vain.

— Je vais activer la procédure d'auto-contrôle, me dit-il, mais ça peut durer un moment.

— Puisque nous sommes là pour quelque temps, nous pourrions peut-être en profiter pour chercher cette fichue plante, qu'en penses-tu ?

— Pourquoi pas. Ça nous fera du bien de respirer autre chose que de l'air en conserve.

Torgal exagérait, car depuis plusieurs centaines d'années le recyclage de l'air vicié était vraiment au point.

— On utilise un œuf ?

— À moins que tu préfères remonter à la nage !

Cette appellation, donnée par les premiers Défricheurs, concernait un petit module de forme ovoïde pouvant contenir deux personnes, trois en

se tassant. L'appareil était éjecté du vaisseau par une trappe latérale grâce à un puissant système pneumatique.

— Je prends une tente et les sacs à dos, ça devrait suffire.

— Ok ! me répondit Torgal avec sa brièveté habituelle.

— Attends ! Avant de sortir faut qu'on s'injecte une dose.

Torgal avait horreur de ces antibiotiques. À chaque fois, ça le mettait sur le flan une bonne journée.

— T'es sûr ? geint-il. On en a pris une, y'a moins d'un mois.

— Certain. Il faut une B12 pour Végétalis.

— Fait chier !

\*

\* \*

L'œuf émergea à une dizaine de mètres d'une plage balafmée par le passage de notre vaisseau, dans une gerbe d'eau qui retomba avec fracas. Une fois le sas ouvert, Torgal plongea. D'un crawl rapide, il rejoignit le bord puis tira l'embarcation de fortune à l'aide d'une corde que je lui expédiai. Inutile qu'on se mouille tous les deux ! Et puis il ne ratait jamais une occasion de me rappeler qu'il nageait comme un véritable champion !

— Tu as pris le récep-ordi ? lui demandai-je en débarquant à mon tour.

— Oui.

Ce petit boîtier permettant d'interroger à distance l'ordinateur de bord de l'astronef nous rendait bien

des services malgré sa portée limitée à une centaine de kilomètres. D'après Torgal il était même possible de faire décoller le vaisseau en automatique, mais pour être franc nous n'avions encore jamais essayé cette fonctionnalité.

La longue plage de sable jaune pâle, presque blanc, aurait fait pâlir de jalousie les promoteurs immobiliers terriens. En revanche, elle n'était pas très large et la lisière de la forêt se trouvait toute proche. Nous savions, pour l'avoir survolée, que celle-ci, très dense, s'étendait sur une surface immense. De plus, d'après les banques de données de l'ordi, elle était le territoire de la Kystaride, un redoutable prédateur.

— On va s'installer à la limite de la forêt dis-je à mon coéquipier.

— Il est dix-huit heures, heure locale, m'indiqua Torgal après avoir calé l'heure du vaisseau sur celle de cette planète, à l'aide du récep-ordi.

— Il nous reste combien de temps avant la nuit ?

— Environ trois heures de clarté encore, peut-être quatre.

La tente fut montée avec célérité et les détecteurs de mouvements, disséminés tout autour du campement, nous préviendraient immédiatement à la moindre alerte.

— Marrant, mais je n'entends aucun bruit d'oiseau ou d'équivalent, dis-je.

— Tiens ! C'est vrai, admit Torgal, tout est silencieux.

— C'est sans doute dû à notre présence. Au fait, as-tu récupéré les cartes ?

Ça, c'était une coutume de Défricheurs. À chaque fois que nous survolions une planète, nous prenions quantité de clichés servant à l'ordi du vaisseau pour créer des cartes hyper précises.

— Tiens, elles sont là, me répondit Torgal en me montrant le visio-cartes posé à côté de la tente, d'un mouvement du menton.

— On pourrait en profiter pour explorer les environs, suggérai-je.

— Tu crois ? me lança Torgal en faisant la moue.

Depuis un an, le caractère de mon ami s'était assombri. Autrefois marié à une véritable mégère, Torgal profitait de nos escapades galactiques pour échapper à son quotidien morose. Puis, voici trois ans de cela, lors d'un de nos retours sur Terre, il rencontra Alexandra au cours d'une soirée. Il changea alors du tout au tout. Il reprit goût à la vie à deux, aux ballades doucereuses et à la joie d'être attendu. Chaque départ lui déchirait un peu plus le cœur. Malheureusement, son bonheur fut de courte durée : la délicieuse Alexandra succomba à de terribles brûlures à la suite de l'incendie de leur appartement. Dès lors, mon ami se replia sur lui-même et désormais, lorsque nous rentrions, il restait souvent cloîtré dans notre vaisseau. De temps à autre il m'arrivait de l'observer à la dérobée et fréquemment je le voyais, le regard perdu dans le vide, plongé dans ses souvenirs.

Quant à moi, la trentaine à peine franchie, je refusais la vie de couple. Je préférais partir à l'aventure, me contentant de rencontres passagères ; même si au fond de moi j'avais envié Torgal et

Alexandra à l'époque où tous deux nageaient dans le bonheur.

— Nous n'allons pas attendre ici sans rien faire, insistai-je.

— Bon, ok ! abdiqua-t-il à contrecœur. Dans l'immédiat je vais profiter des dernières heures de clarté pour plonger et vérifier la coque à l'endroit où la météorite nous a heurtés, ajouta mon pote, persuadé de la nature de notre infortune.

\*

\* \*

Il régnait un silence profond troublé par le seul bruissement des feuilles agitées par un vent léger. Je pénétrai dans l'épaisse forêt, les yeux rivés sur le récep-ordi.

Comparés à ceux existant sur notre Terre, les arbres étaient d'une taille gigantesque et malgré un soleil encore vaillant, la densité de la végétation rendait la forêt particulièrement sombre. C'est tout juste si je voyais à dix mètres devant moi.

Après une bonne heure passée dans cette semi-obscurité à prendre des clichés des végétaux et des insectes pour les comparer à notre base de données, je revins au campement.

— Quelque chose d'intéressant ? me demanda Torgal, déjà revenu.

— Je ne sais pas encore, je viens juste d'envoyer les photos à l'ordi de bord. Les résultats ne devraient pas tarder. Et toi, du nouveau ?

— Rien de spécial, me dit-il avec un brin de déception dans la voix. Il y a encore trop de limon en suspension autour du vaisseau pour que je puisse

vérifier toute la coque. On n'y voit rien et je suis trop crevé pour y retourner lorsque l'eau se sera éclaircie.

La tentation de me moquer de sa pomme fut la plus forte. Cette fois-ci, impossible de laisser passer l'occase.

— On ne peut pas toujours être au top !

Habituellement, dans ce genre de circonstances, il traitait mes piques ironiques par le mépris. Celle-ci n'échappa pas à la règle.

\*

\* \*

Je profitais des derniers rayons de soleil de la journée pour aller chercher du bois mort et faire un feu. Dans l'immédiat la température restait clémente, mais d'après le récep-ordi les nuits étaient fraîches sur Végétalis.

Allongé près des flammes dans mon sac de couchage, près de la tente, je goûtais avec volupté le silence qui régnait sur cette planète. La voix de Torgal trouant ce calme me fit presque sursauter :

— Ça devait tout de même être une sacrée météorite !

Je me levai sur un coude et le fixai, médusé :

— Toi, quand t'as une idée en tête ! Comment peux-tu être aussi sûr de toi ?

— La technologie des autochtones n'est pas assez avancée pour nous attaquer avec des missiles ou des thermiques longue portée. Que veux-tu que ce soit d'autre ?

— Ben, j'en sais rien, lui répondis-je avec honnêteté.

Mon compagnon replongea dans ses réflexions solitaires, le regard perdu dans le ciel étoilé. Et moi je n'eus pas l'énergie de discuter davantage. D'ailleurs, la flemme de quitter la chaleur de mon duvet me dissuada de me relever pour jeter une branche dans le feu et de m'abriter sous la tente. Finalement, engourdi par cette douce torpeur, la fatigue finit par me tomber dessus et je m'endormis comme une masse.

## Chapitre II

UNE SENSATION D'HUMIDITÉ me tira de mon sommeil. Il pleuvait. Torgal, déjà levé, s'activait à faire repartir le feu malgré ce temps pourri.

— Tu t'en sors ? lui demandai-je en m'étirant.

— C'est bon cette fois, marmonna-t-il sans même lever la tête.

En effet une fumée blanchâtre commença à s'élever et bientôt les flammes crépitèrent malgré la forte humidité ambiante. Je profitai de l'aubaine pour faire réchauffer du café dans nos vieux quarts émaillés et cabossés. Faut dire qu'on les trimbalait avec nous depuis si longtemps... Bien sûr nous aurions pu utiliser des tasses plus modernes, ultra légères, incassables et conservant les boissons bien au chaud, mais pour rien au monde nous ne nous séparerions de ces vieilleries. La nostalgie se loge parfois dans les petites choses assez insignifiantes qu'on garde, comme ça, sans raison apparente.

Histoire d'anticiper toute contrariété éventuelle, je crus bon de prévenir Torgal.



— La gourde est vide. Savoure-le, ce sera le dernier avant un moment.

Il me répondit d'un haussement d'épaules.

Cinq minutes plus tard, l'averse cessa. Sous l'effet d'un vent d'altitude qu'on entendait souffler, le ciel se dégagea d'un seul coup et un ardent soleil fit son apparition. Toute la moiteur accumulée dans la terre remonta sous la forme d'une épaisse brume et lorsque je terminai mon café, je distinguais à peine l'extrémité de notre campement.

— Partons tout de même, décida Torgal. Il faudra rester sur nos gardes, c'est tout !

— D'après les relevés effectués grâce au vaisseau, enchaînai-je en secouant ma tasse pour évacuer les dernières gouttes, le fleuve se situe à environ quatre kilomètres au nord-ouest. Il suffira de le remonter, il mène presque directement à la zone où pousse cette fameuse plante.

— Presque directement ? s'étonna Torgal.

— Il subsistera encore un peu de marche, lui répondis-je sans davantage de précision.

Inutile de lui avouer tout de suite qu'il faudrait encore crapahuter dix à douze kilomètres et franchir une série de monts envahis d'une abondante végétation. Il préférerait alors attendre la fin de l'auto-contrôle, puis la réparation de notre vaisseau pour effectuer ce petit saut de puce.

Attendre sans rien faire ne m'emballait pas, d'autant qu'une belle ballade sur une planète inconnue s'annonçait et ça : j'adorais !

\*

\* \*

Pour économiser nos dernières charges de thermiques – des six heures – nous nous relayâmes pour ouvrir le chemin à coup de machette à travers l'épaisse forêt. Contrairement à la veille, un bruissement ininterrompu témoignait d'une présence animale abondante. Alors qu'autour de nous s'établissait un calme précaire, le tumulte de la vie revenait en force après notre passage.

Les arbres, au diamètre colossal, s'élançaient vers le ciel jusqu'à une hauteur démesurée. Ils étaient maintenus par d'énormes racines qui ressortaient du sol en une multitude de troncs, pour n'en faire plus qu'un seul, plusieurs mètres au-dessus de nos têtes. Certaines de ces bases servaient de refuge à d'étranges insectes sociaux décapodes à la carapace verdâtre, rayée de fines stries jaunes du plus bel effet et aux mœurs tout à fait comparables à celles de nos fourmis terriennes. D'après le récep-ordi il s'agissait de critelles, espèce endémique de Végétalis. Celles-ci grouillaient partout autour de leur arbre habitat. Elles ramenaient quantité de brindilles, de feuilles, de jeunes pousses ou de boulettes de terre qu'elles entassaient dans une savante et complexe structure verticale, entre les racines. Pendant que Torgal s'acharnait pour se frayer un passage, j'eus tout le loisir d'en observer une qui s'attaquait à un ver d'au moins soixante centimètres, au corps rouge vif et armé de redoutables aiguillons protecteurs. L'énorme larve se défendait en générant une substance visqueuse dans laquelle s'engluait son agresseur. Lassée de voir ses assauts aussi dérisoires qu'inutiles, la critelle redressa son abdomen et frotta ses deux

paires de pattes postérieures, produisant une série de sons stridents parfaitement audibles. Aussitôt, plusieurs centaines de ses congénères déboulèrent à sa rescousse, provenant de toutes parts. Matière gluante ou pas, la multitude grouillante recouvrit la larve et, en quelques secondes, la débita en morceaux destinés à remplir les entrepôts de la colonie.

Les critelles avaient envahi toute la zone et s'attaquèrent même à nous. Celles présentes dans des branches basses nous tombaient dessus alors que les autres commençaient à nous grimper le long des jambes. Pendant que je balayais tant bien que mal ces saletés du revers de la main, Torgal s'activa pour ouvrir une trouée à travers la végétation, puis nous déguerpîmes sans nous attarder.

Du coup, peu enclin à devoir affronter les morsures de ces innombrables insectes, nous préférions effectuer de larges détours pour les contourner, obligeant Torgal à consulter le visio-carte à intervalles réguliers. De temps à autre, lorsque nous avons trop dérivé, il m'indiquait la direction d'un simple geste du bras.

Nous progressions sans mot dire. La chaleur et l'humidité devinrent vite insupportables à présent que la brume était tout à fait levée, et la température voisinait avec la limite du tolérable : quarante-cinq, peut-être cinquante degrés. Et encore ! Nous étions à l'abri sous les feuillages.

Après quatre heures et demie de marche, nous n'avons franchi qu'une faible distance. Mes avant-bras, durs comme une bûche de chêne, rendaient mes coups de moins en moins précis et le changement de relais, en tête, revenait toujours trop vite à mon goût.

De plus, malgré la légèreté de mon sac à dos contenant les traditionnels éléments de survie, les courroies me sciaient les épaules. Chaque mètre parcouru me demandait une énergie considérable. Pour couronner le tout le sol spongieux et humide, dont la forte odeur d'humus prenait la gorge, rendait la marche carrément pénible. J'avais vraiment besoin de souffler.

— J'ai l'impression que la végétation repousse derrière nous dis-je à Torgal, en m'épongeant le front d'un revers de bras. C'est tout juste si on aperçoit les traces de notre passage.

Mon compagnon arrêta un instant ses coups de machettes et, le visage rouge à l'extrême, se tourna vers moi :

— Depuis un moment déjà j'ai la curieuse sensation d'être observé.

— Ha ? fis-je étonné. Moi, à part de la fatigue, je ne ressens rien. Tu dois te faire des idées.

— Bon, allons-y, nous ne sommes plus très loin, éluda-t-il, tournant la tête de tous côtés, machette à l'horizontale. Tout à l'heure nous nous reposerons plus longuement au bord de l'eau.

Avant de repartir nous nous désaltérâmes d'une bonne rasade d'eau restée fraîche dans nos gourdes isothermes dernier cri, puis nous reprîmes notre marche. Depuis qu'il m'avait fait cette remarque, je n'arrêtais pas de me retourner. Mais j'avais beau être attentif et regarder partout autour de moi, à part des arbres je ne voyais pas grand-chose.

Une demi-heure plus tard nous arrivâmes au bord d'un précipice quasi vertical. À environ cinquante

mètres en contrebas on apercevait le fleuve à travers la végétation. Nous nous trouvions en hauteur et pourtant je ressentais les effluves caractéristiques des rivières poissonneuses qui remontaient jusqu'à moi. Ce cours d'eau ressemblait à l'Amazone avec sa même force tranquille, sa largeur impressionnante, sa couleur marron et son courant lent et puissant à la fois.

Torgal et moi dûmes longer le précipice un long moment avant de voir la flore se clairsemer suffisamment pour pouvoir observer les longues berges de sable, tout en bas. Pendant que je scrutais les abords du fleuve aux jumelles, Torgal se mit en quête d'un endroit propice pour la descente. Non seulement les pourtours se révélaient abrupts mais ils étaient recouverts d'une multitude de petits bosquets denses, aux branchages farcis de longues épines acérées et cassantes. Malgré ma combi en dralon, tissu ultra résistant, je venais d'en faire la triste expérience en m'y frottant d'un peu trop près. Les échardes avaient réussi à percer le textile au niveau du coude et j'avais eu toutes les peines du monde à me les extirper du bras.

— J'ai trouvé un passage, me lança-t-il en revenant. C'est à trois cents mètres environ.

Le temps de renfiler le haut de ma combi, d'extraire un tube de pilules antiseptiques de ma poche latérale et d'en avaler une, et je rejoignis Torgal qui était déjà reparti.

Je n'étais pas certain que la B12 combatte ce genre de plaies, mais on n'est jamais trop prudent !

\*

\* \*

Mon compagnon fit passer la corde autour d'un tronc et la balança dans le vide, droit devant lui.

— Je descends le premier, lui dis-je. Ensuite tu me passeras les sacs.

Bien que la falaise soit escarpée, la descente ne posa aucun problème particulier. À moins de deux mètres du sol je lâchai la corde et atterris dans un roulé-boulé classique, sur une plage de sable grossier, juste au bord du fleuve. Torgal me fit parvenir nos affaires puis descendit à son tour.

— Tu as vu ça ? lui demandai-je en lui montrant d'énormes empreintes dans le sable.

— On dirait des traces de... de...

Il hésita un instant :

— De Kystaride. Non ?

Celles-ci, profondes et griffues à leur extrémité, ne se dirigeaient que dans un seul sens : vers le fleuve. La bestiole savait nager, aucun doute là-dessus.

— J'en sais rien. Restons sur nos gardes, fis-je, en essayant de me remémorer la faune décrite sur la fiche signalétique de Végétalis.

— Ça laisse vraiment des traces comme celles-ci, la Kystaride ? me demanda-t-il en s'éloignant pour récupérer les cordes.

Parfois, Torgal avait le don de m'exaspérer avec ses questions auxquelles je ne pouvais pas répondre. Je lui rétorquai avec rudesse :

— Connecte-toi à l'ordi de bord et envoie les empreintes pour confirmation. Nous en aurons le cœur net. Et puis tu auras peut-être des nouvelles du vaisseau.

— Non, le récep-ordi est toujours muet. C'est encore un peu tôt pour avoir les résultats, me répondit-il avec son flegme habituel, désamorçant mon agacement.

— Et bien attaquons la construction d'un radeau, dans ce cas.

Joignant le geste à la parole, je sortis mon pistolet thermique de sa gaine pour couper des troncs d'une vingtaine de centimètres de diamètre. Encore sous l'énervement, je ne songeais même plus à utiliser ma machette et demandai, d'un ton sec :

— Une longueur de deux mètres, ça t'ira ?

Torgal, toujours calme, acquiesça :

— Oui, on va en attacher sur un mètre vingt de large, ça fera l'affaire.

La tension retomba d'elle-même car la taille me prit une bonne heure : les arbustes des environs n'étaient pas droits. Du coup, je devais m'éloigner de plus en plus pour faire ma sélection. Lorsque j'en trouvais un convenable, j'élaguai toutes les branches au coupe-coupe puis je le ramenai sur la petite plage, en le tirant derrière moi, zigzaguant difficilement à travers la végétation. Bonne nouvelle toutefois : les buissons aux douloureuses épines ne poussaient pas près du cours d'eau. Du moins, pas dans les parages.

Alors que nous serrions les derniers nœuds pour maintenir les troncs ensemble, j'entendis un clapotement provenant du large. Nous nous jetâmes à couvert derrière un bosquet de joncs, tout proche.

À deux cents mètres, trois indigènes remontaient le fleuve sur une longue et fine embarcation. Ils

pagayaient en cadence et avançaient avec rapidité malgré la force du courant contraire.

Hormis une chevelure courte tirant nettement sur le grenat, leur bouille ressemblait à celui des Terriens d'origine asiatique. Mais la similitude s'arrêtait là : ils culminaient tous au-dessus des deux mètres et possédaient des bras et des jambes à la musculature impressionnante. Nous savions également, d'après les informations de la base de données, qu'ils ne possédaient ni une très bonne vue ni une ouïe très développée.

— Ils ne nous ont pas remarqués, me souffla Torgal, confirmant ainsi leurs déficiences sensorielles.

— Ouais, mais restons encore à couvert.

Leur barque passa un coude et disparut de notre champ de vision. Torgal se releva et décida :

— Suivons-les, j'ai envie d'en savoir plus sur eux.

Alors que mon compagnon fuyait les humains comme la peste il aimait paradoxalement prendre contact avec les autochtones des planètes que nous visitions. Il possédait un véritable don pour ça, même si la première rencontre s'avérait parfois tendue. Torgal rassemblait ses observations et ses croquis dans un petit calepin. Il y notait les légendes qu'on nous racontait, et répertoriait les différents dialectes. Puis, pendant nos retours sur Terre ou sur Arthémia, il rédigeait un mémo qu'il expédiait à l'Agence Spatiale des Espèces Intelligentes, l'ASEI, dont il était l'un des correspondants. Il était même arrivé qu'un de ses rapports serve dans un cours délivré par la prestigieuse École d'Administration Politique, formatrice des ambassadeurs galactiques.



Certes, ce n'était pas le but recherché, mais le revenu que Torgal en tirait compensait la médiocrité de nos rétributions de Défricheurs. Je n'avais donc aucune raison de refuser sa requête.

— De toute façon, nous allons dans la même direction. Laissons-les prendre un peu d'avance, lâchai-je, plus prudent que lui.

Le temps de figoler la dernière rame puis nous poussâmes le radeau à l'eau.

\*

\* \*

Après avoir passé le fameux coude, nous aperçûmes la barque déjà très loin devant nous. Après une demi-heure d'une poursuite inégale, l'écart se creusa davantage encore. Non seulement ils étaient hyper costauds, mais le bois de notre embarcation commençait à se gorger d'eau et rendait notre navigation difficile. Deux heures passèrent encore, et ça faisait belle lurette qu'on ne les voyait plus. Nous avions beau pagayer comme des forcenés, les courants étaient très changeants et le radeau, flottant de moins en moins bien, se dirigeait dans la direction qui lui plaisait. Torgal pestait copieusement.

— Bordel ! Nous ne les rattraperons jamais à cette allure !

Je comprenais son agacement et ne pouvais que lui donner raison.

— Je ne sais pas combien de temps ce fichu radeau va rester à la surface !

— J'en ai ma claque ! dit-il. Restons-en là pour aujourd'hui.

— Ok ! lui répondis-je de manière laconique.

De toute façon, il n'y avait rien d'autre à ajouter.

Pourtant d'habitude, c'était plutôt Torgal qui répondait par monosyllabe. Il n'était pas d'un naturel bavard et faisait rarement de longues phrases. À la longue, il devait déteindre sur moi.

Nous scrutions la berge pour trouver un endroit à peu près plat et dégagé. Les abords de cette partie du fleuve, constitués de hautes falaises abruptes dont la base baignait dans l'eau, nous obligèrent à payer encore dix bonnes minutes avant de pouvoir enfin mettre pied à terre. Il était temps car je commençais à ressentir des crampes et à voir la grimace que tira Torgal en se levant, il devait en être de même pour lui.

— Il vaudrait mieux mettre le radeau hors de l'eau, histoire qu'il sèche un peu, suggérai-je.

— J'sais pas si on pourra le soulever.

Torgal avait raison. Le bois détrempe pesait son pesant de cacahuètes, mais nous parvînmes à le sortir de l'eau au bout de quatre ou cinq tentatives, même si je faillis me briser les reins au cours de cette opération.

Nous quittâmes la berge du fleuve pour planquer notre campement d'un soir dans les herbes hautes. Dans le coin, les plantes étaient vraiment insolites. Celles-ci poussaient en bosquets de forme parfaitement circulaire et avoisinaient les trois mètres de hauteur. Elles étaient surmontées d'une étrange boursouflure en forme de massue hérissée d'épines qui les faisait osciller à la moindre brise de vent. Mais quand on s'approchait d'un peu trop près, la tête de la plante explosait en émettant un claquement

sec, expédiant une volée d'aiguilles acérées dans toutes les directions. Torgal ne dut son salut qu'à un sacré réflexe.

En voyant sa tronche déconfite je me tordis de rire en lui balançant une contraction à la con de deux expressions qu'il m'avait sorti dans un ancien moment de panique :

— Tu l'as échappé chaud !

— Vacherie ! lâcha-t-il sans que je sache si ça s'adressait à ma remarque ou à la plante qui avait failli le trouser de toutes parts.

\*

\* \*

La marche ultra pénible à travers la végétation et les efforts pour ramer contre le courant, ajoutés aux cinq heures supplémentaires par rapport à la journée terrienne, se faisaient cruellement ressentir. J'étais vanné.

Nous montâmes la tente comme des somnambules et sans prononcer une seule parole. Cela dit, pour Torgal, ça ne changeait pas grand-chose. Nous étions tellement crevés que nous renonçâmes à partir chasser. Pour aujourd'hui notre nourriture lyophilisée ferait l'affaire. Par le passé, il nous était souvent arrivé de devoir manger des bestioles sans être certains qu'elles soient comestibles. Un Défricheur, ça mange ce que ça trouve. Surtout Torgal dont l'appétit d'ogre n'était plus à démontrer. Pour l'heure, mon compagnon préférait avaler ses cinq sachets de purée réhydratée plutôt que nos tablettes nutritives. Celles-ci n'avaient aucun goût et, même si elles nous apportaient toutes les substances nécessaires, nous laissaient toujours

une certaine insatisfaction au niveau de l'estomac. De toute façon, les tablettes, ce n'était pas son truc.

Le repas, vite expédié, se passa dans un silence uniquement troublé par le cliquetis de nos couverts en Dural dans les assiettes du même métal, ultra léger. Puis Torgal, visiblement moins crevé que moi, décida d'aller explorer les alentours.

Moins de dix minutes plus tard, il revenait d'un pas pressé.

— Viens voir ça, Marvick, me dit-il, excité par sa trouvaille. J'ai trouvé des traces de pas dans une clairière toute proche.

Il jubilait comme un gamin venant de recevoir un nouveau jouet. Intrigué, je le suivis, toute sensation de fatigue provisoirement envolée, en récupérant nos sacs à dos au passage, par habitude.

Les empreintes, toutes fraîches, indiquaient de manière très nette le passage de plusieurs individus, certains pieds nus et d'autres avec le même type de semelles que les nôtres. Je mis plusieurs secondes avant de me rendre compte de l'importance de ce détail. Mais au moment où l'info m'atteignit enfin le cerveau, je perçus un craquement de branche.

Torgal aussi avait entendu.

— Vite ! Planquons-nous, me souffla-t-il.

Il en avait de bonne. Nous nous trouvions au beau milieu d'une clairière. Je me relevai d'un bond et fonçai dans la direction opposée de celle du bruit. Après une vingtaine de mètres, j'aperçus un énorme tronc tombé à travers les herbes. J'obliquai ma course vers cette cachette providentielle et plongeai derrière, aussitôt rejoint par Torgal. Une dizaine de secondes

plus tard, un groupe d'individus déboucha à l'extrémité de la clairière. Ils marchaient en file indienne et passèrent à moins de quinze mètres de notre cache. Je levai la tête avec discrétion, imité par mon pote. Pas assez apparemment, car l'un d'entre eux tourna la tête dans notre direction. Nous disparûmes de nouveau derrière le tronc. Ce fut bref, mais mon cerveau avait eu le temps d'enregistrer un détail important : les premiers possédaient le morphotype des Végétaliens, comme ceux croisés sur le fleuve, alors que les deux derniers nous ressemblaient.

Interloqué, je poussai Torgal du coude et le consultai d'un air interrogatif. Il me répondit d'une moue semblant me dire : *je n'en sais pas plus que toi.*

La petite troupe marchait d'un pas vif et quittait déjà la clairière. En me relevant suffisamment tôt, j'eus le temps de les voir rejoindre un chemin qui serpentait à travers la forêt. Premier constat : leurs armes restaient plutôt primitives ; de simples lances. De même que leur tenue vestimentaire, constituée uniquement d'un long pagne. En revanche, les deux Terriens – car maintenant j'en étais persuadé, il s'agissait bel et bien de deux explorateurs – possédaient le même type de combi que les nôtres, en plus crades peut-être.

Torgal se tourna vers moi et d'un signe de tête m'indiqua de les suivre. Je vérifiai la présence de mon pistolet thermique dans son fourreau d'un geste machinal puis nous leur emboîtâmes le pas, conservant une marge d'une centaine de mètres.

Visiblement, ils ne prenaient aucune précaution particulière en se déplaçant. Ils ne semblaient ni

méfiant, ni sur leur garde. Bizarre tout de même, car le coin devait grouiller de dangers. Pas le temps d'approfondir, ils prenaient un peu trop d'avance.

Pour la filature ce fut du billard, d'autant que leur campement se situait dans une seconde clairière, à environ vingt minutes de marche.

Allongés au sol à la lisière de la forêt, jumelles rivées au visage, nous eûmes tout le loisir d'observer les premières huttes, à une cinquantaine de mètres. À l'arrivée de la petite troupe, tout le camp fut en effervescence. L'ensemble des habitants les accueillirent par des cris de joie et des embrassades, y compris les deux Terriens. Trop crevé pour échafauder des hypothèses sur leur présence parmi les Végétaliens, j'emmagasinais les infos au fur et à mesure, sans les traiter pour l'instant.

Il y avait peu de personnes dans ce clan. À vue de pif ils étaient une trentaine et la répartition entre hommes et femmes paraissait équitable.

— J'en compte trente-quatre me confia Torgal, toujours soucieux du détail.

— T'as remarqué ? Y'a pas d'enfants.

— Ouais, me répondit-il d'un air songeur, c'est vrai.

Après une poignée de secondes, il ajouta :

— Je me demande ce que fabriquent ces Terriens parmi eux...

Sa réflexion me fit rechercher les deux explorateurs, mais ceux-ci, entrés dans une des huttes, n'en étaient pas ressortis. Lassé d'attendre qu'ils quittent leur cabanon, je me replongeai dans l'observation des lieux.

Le campement, de forme circulaire, se composait de six grandes cases principales et d'une multitude de huttes plus petites disséminées à la périphérie d'une grande place centrale en terre battue de couleur ocre. Parmi les grandes cabanes, l'une d'entre elles, plus vaste et plus haute, dominait toutes les autres. Ces dernières, circulaires, possédaient l'équivalent d'un toit de chaume alors que les cahutes plus éloignées ressemblaient plus à un amas de bois qu'à autre chose.

À l'opposé de notre position, presque à la limite de la forêt, un arbre colossal flanquait une espèce d'enclos, circulaire lui aussi. J'augmentai le grossissement. Les deux gars armés d'une lance, postés de part et d'autre d'une porte entrouverte, me donnèrent à penser qu'il s'agissait pourtant d'une prison. Celle-ci était constituée d'arbres serrés les uns contre les autres, mesurant au moins quatre mètres de hauteur, sans branches basses, et manifestement plantés là dans l'intention de réaliser une geôle inexpugnable.

— À part les deux gardes je ne vois pas de sentinelles autour du camp, me fit Torgal au bout de cinq bonnes minutes, me tirant de mon observation.

— Moi non plus !

Près de la case principale, nous assistâmes à un bref conciliabule entre trois Végétaliens. Ils donnèrent des ordres à grand renfort de gestes puis tout le clan s'éparpilla. Plusieurs d'entre eux commencèrent à entasser des branches de bois sec au milieu de la place centrale et entreprirent d'allumer un feu alors que d'autres étendaient de grandes feuilles au sol et

y déposaient de la nourriture, collectée dans l'une des grandes huttes.

— On dirait que nos amis se préparent à festoyer.

— Tant mieux, me répondit Torgal, on va pouvoir approcher pour mieux les observer. D'ici, on ne voit pas tout le campement.

— Comment allons-nous prendre contact ?

Torgal n'eut pas le loisir de me répondre.

J'entendis un bruissement dans notre dos. Instinctivement, je tournai la tête. Juste à temps pour apercevoir une énorme massue m'arriver sur la tronche.

Vlaouf ! Rideau !